

dehors du contact et de la collaboration des diverses branches de sport unies sur un pied de parfaite égalité pour le perfectionnement de l'humanité.

L'APOTRE DES HARMONIES VIRILES

La France ne paraît pas s'être rendu compte de ce qu'elle a perdu en Bourgault-Ducoudray. Lui, il n'avait jamais eu le temps de chercher La notoriété. Peut-être l'Institut de son pays se fût-il honoré en lui faisant savoir qu'on aimerait à voter pour lui. Mais l'Institut est une personne qui a très conscience de son rang et qui n'est point exempte d'un tantinet de snobisme. Quand Bourgault-Ducoudray avait composé quelque œuvre pleine de souffle et où de grands horizons purs ne manquaient jamais d'apparaître ça et là comme de sublimes paysages soudainement dévoilés, il la laissait faire son chemin toute seule, ignorant des sollicitations et répugnant à l'intrigue. Il retournait bien vite à son professorat. à son apostolat plus tôt car son cours d'histoire de la musique, professé durant trente années au Conservatoire de Paris ne fut autre chose qu'une longue prédication de flamme. Gabriel Fauré a écrit de lui ces lignes qui le résument si bien : « L'art qu'il adorait, pour lequel il vivait et brûlait, il en ouvrait les pages et, radieux, illuminé, vibrant, il gagnait à ses convictions et à ses enthousiasmes tous ses auditeurs ».

Lorsqu'un tel homme reçut l'invitation que lui adressait le Comité International Olympique de participer à une conférence destinée à rapprocher les sports, les lettres et les arts, il n'est pas étonnant qu'il ait répondu par une adhésion empressée. Ce qui l'attirait, de prime-abord, c'était moins la vision de l'Olympiade future toute couronnée de beauté que l'espoir énoncé par le promoteur de la conférence d'arriver à la création dans chaque grande société de sport d'une section chorale. Bourgault-Ducoudray avait en effet la notion d'un art choral jaillissant spontanément des poitrines de la jeunesse pour exalter tous les grands, tous les nobles sentiments dont l'âme humaine est capable. Beau-

coup de ses œuvres en sont comme imprégnées. Qu'il fit appel aux « énergies humaines », qu'il célébrât la gloire des « ancêtres » ou qu'il consacra le triomphe des Héros, le même souffle puissant, la même aspiration vers l'unité, le même culte du sacrifice pour le bien public se manifestaient à travers sa pensée. Pour traduire une forte émotion, il jugeait les harmonies plus aptes que les paroles. Les sons mieux qualifiés que les mots. On peut être certain qu'il « voyait » en musique tous les actes essentiels de l'existence individuelle et civique : la prière, le mariage, l'enrôlement, la bataille, La course à la mort.... Autour de toutes ces grandes circonstances qui font la vie digne d'être vécue, son instinct plaçait le libre essor choral : et les chœurs qu'il concevait avaient des lignes simples et pures comme un pan de falaise abrupte tombant droit dans l'océan et détachant sur l'azur du ciel sa rude et franche silhouette.

A la séance d'ouverture de la conférence de 1906, tenue au Foyer de la Comédie-Française à Paris, Bourgault-Ducoudray présenta sur ce sujet un travail que la *Revue Olympique* reproduisit dans un de ses numéros suivants et dont nul ne peut oublier, parmi ceux qui l'ont lu, le ton de chaleur communicative. Il lit plus : il présida une commission qui s'assembla ultérieurement à Paris à la bibliothèque de l'Opéra et qui publia un relevé des chœurs propres à être chantés dans des réunions sportives. C'est là un document précieux. La Société des Sports Populaires de France est seule à l'avoir utilisé jusqu'ici. Nous le reproduirons prochainement avec l'espoir d'étendre son cercle d'influence.

Et chaque fois que nous en aurons l'occasion, nous reviendrons sur cette idée si féconde des sections chorales à former dans le sein de toutes les grandes sociétés de sport et de gymnastique. La meilleure façon d'honorer la mémoire de celui qui vient de disparaître et qui fut pour le Comité International et l'œuvre olympique un ami fidèle et zélé, c'est de travailler à préserver de l'oubli les nobles desseins qu'il chérissait. Celui-là est digne de mille efforts. C'est par les sections chorales que l'art s'installera définitivement et solidement au sein des sports. Peu de groupements sportifs sont assez puissants pour se construire des terrasses et des portiques, pour orner de fresques leurs murailles et de statues leurs jardins tandis que les moins privilégiés ont le moyen de former des chanteurs en même temps que des athlètes. A l'œuvre donc. Reprenons les belles formules de Bourgault-Du-

coudray ; continuons à semer la bonne parole, à prêcher l'évangile des harmonies viriles.

LE JEU DE « PALLONE »

Le « Pallone » d'Italie a une parenté manifeste avec la pelote basque. Tous deux se jouent contre un « fronton ». Mais les contacts de la pelote avec le fronton sont directs, perpendiculaires tandis que ceux du *pallone* sont latéraux. Ce jeu a dans la péninsule italienne un long et respectable passé ; il a également donné naissance à une littérature et, parmi ses enthousiastes admirateurs, il faut citer le célèbre écrivain Ed. de Amicis qui lui a consacré un intéressant volume. Beaucoup de choses curieuses pourraient être dites concernant ses origines et son évolution. On peut même en disputer savamment car textes et images d'autrefois ne laissent pas que de fournir à son sujet des données assez contradictoires. Laissant de côté aujourd'hui la chronique ou les anecdotes, nous voudrions nous borner à faire connaître le geste sportif qui caractérise le *pallone*.

Le *pallone* lui-même est d'une taille inhabituelle. C'est moins qu'un petit ballon et beaucoup plus qu'une grosse balle. On le gonfle avec de l'air; jadis on l'a gonflé parfois avec de l'eau; on l'enduit de graisse pour lui conserver une élasticité aussi complète que possible et, de fait, il rebondit merveilleusement du sol au poing du joueur. Le brassard dont est muni ce dernier constitue le plus singulier engin sportif qui se puisse imaginer. Un cylindre de bois creux, juste assez large pour que la main fermée arrive à s'y introduire, est traversé aux approches de l'orifice antérieur par une sorte de poignée également en bois et qui est adaptée grossièrement à la forme des doigts, en sorte que le joueur refermant la main sur cette poignée s'en saisira très solidement. Les doigts ne sont pas visibles; ils sont presque au ras du cylindre mais assez à l'intérieur pour être à l'abri de tout contact extérieur. Le brassard qui se prolonge jusqu'à un peu plus de la moitié de la distance du poignet au coude est hérissé de longues pointes ou dents de bois qui le font ressembler à une manière de porc-épic.